

# CONIMBRIGA



INSTITUTO DE ARQUEOLOGIA



VOLUME XLVII - 2008

FACULDADE DE LETRAS  
UNIVERSIDADE DE COIMBRA

interés al hilo de nuevos hallazgos (Ariño, E., y Paule, Á., “Una delimitación territorial de época de Vespasiano: dos inscripciones rupestres en el norte de la provincia de Cáceres (España)”, *Aquitania*, 18, 2001-2002, 411-419). Todas, en cualquier caso, guardan relación con nuestro mejor conocimiento de la vida urbana de la *Lusitania* romana y, a buen seguro, serán desentrañadas como resultado de los proyectos de investigación que diversos centros de investigación españoles y europeos están liderando sobre el territorio que nos ocupa. Es evidente que – como afirma Osland (p. 112) – nuestro grado de conocimiento de tan dilatado y sugerente proceso de urbanización – avocado al efectivo *ubique respublica* del que hablan las fuentes tardías (Tertuliano, *De anima* 30, 3c) – dista mucho de ser el que del mismo asunto tenemos para la *Baetica* o para la *Citerior*. Seguir reflexionando – “escuchando al suelo” y a aquello con lo que éste quiera obsequiarnos en célebre expresión de Jorge de Alarcão – sobre si ello es sólo un “espejismo historiográfico” fruto del estado de conservación de nuestra documentación u obedece a una ley histórica cualquiera que dotó a las tierras entre el Duero y el Guadiana de una singularidad especial es tarea de futuro de quienes nos dedicamos al estudio de esta *prouincia* y que, desde ahora, además, contamos con un extraordinario trabajo de referencia sobre todos los detalles de su vida urbana. Estamos convencidos que *The Early Roman Cities of Lusitania* se convertirá en un instrumento inexcusable para quien quiera acercarse a la atractiva problemática subyacente a los territorios en época romana capitalizados por la *colonia Augusta Emerita*. Que dicho trabajo venga del otro lado del Atlántico, de la pluma de un joven investigador y al abrigo de una prestigiosa casa editorial son sólo cuestiones accidentales – pero no baladíes – que sólo pueden aumentar, si cabe, los motivos de satisfacción.

Javier Andreu Pintado

Universidad Nacional de Educación a Distancia (España)

Estrabón, *Geografía de Iberia*, traducción de Javier Gómez Espelosín. Presentaciones, notas y comentarios de Gonzalo Cruz Andreotti, Marco V. García Quintela y Javier Gómez Espelosín, Madrid, Alianza Editorial, 2007 (Clásicos de Grecia y Roma).

L'ouvrage, proposé sous un format de poche et à destination d'un grand public, ne cherche pas à simplifier ni à masquer les difficultés ou les problèmes soulevés par l'édition et le commentaire d'un texte, écrit en grec ancien, tel que le livre III de Strabon traitant de la péninsule Ibérique et inaugurant la description des terres habitées après deux livres consacrés à la science géographique du temps. Œuvre de trois spécialistes différents par leurs compétences et leurs centres d'intérêt, l'un philologue et auteur de la traduction, l'autre connaisseur éprouvé des questions de géographie antique, le troisième familier depuis longtemps aux historiens

de l'Antiquité pour sa relecture des sources anciennes à la lumière des sciences sociales, la publication prend en compte les résultats des recherches ininterrompues menées depuis une trentaine d'années sur le sujet.

Une présentation mesurée et complète de Strabon, à vrai dire mal connu (né vers 64-63 av. J.-C. et mort vers 24-25 apr. J.-C.), et de sa culture permet à l'auteur de la traduction (J. Gómez Espelosín) de mettre en perspective la portée de la *Géographie* et ses limites concernant l'appréciation des idées de Strabon et de sa contribution à la connaissance de l'histoire ancienne de la péninsule. Il n'est pas douteux que l'*Ibérie* s'adressait comme la *Géographie* principalement aux élites impériales, romaines et grecques. Dans un deuxième chapitre introductif, C. Cruz Andreotti replace le projet géographique de Strabon dans les évolutions de la discipline et montre comment le citoyen d'Amasée pratique une géographie héritée d'Hérodote plus que d'Eratosthène dont il part cependant. Sa géographie descriptive, mixte, est indissociable de l'histoire et fait de Strabon un innovateur autant qu'un continuateur. M. V. García Quintela interroge ensuite la dimension ethnographique du livre III et démonte la logique d'un discours qui n'est hétérogène qu'en apparence avant de montrer, à partir de la question des Celtes, que Strabon est tributaire de sa source et n'atteint pas ici l'autonomie dont il sait faire preuve par ailleurs.

Le texte, limité à la traduction pour des raisons compréhensibles et en continuité avec celle que proposa en 1945 A. García y Bellido, est structuré et annoté, ce qui permet une lecture ou suivie ou partielle. Les lacunes et corrections ou restitutions anciennes sont signalées. La version espagnole, entièrement originale, est rédigée avec simplicité et clarté. Le lecteur dispose d'une base de départ solide et fiable qui ne peut pas, toutefois, dispenser d'un recours au texte grec chaque fois que Strabon se réfère à une donnée originale ou mal définie. L'utilité du volume s'impose définitivement lorsque l'on aborde le glossaire classé par ordre alphabétique, chaque entrée portant, entre parenthèses, la référence au passage du livre III qui a motivé le choix ou d'un toponyme ou d'un auteur ou d'un peuple ou d'un personnage quelconque (y compris une divinité). Dix cartes illustrent les commentaires (p. 497-506). La bibliographie (p. 507-556), très à jour, permet d'approfondir diverses enquêtes à caractère technique, historique et géographique. Il n'y a qu'un minimum de coquilles ou d'erreurs et un lecteur portugais ne comprendra pas autrement que comme un malheureux trou de mémoire l'indication de *Pax Iulia* comme Badajoz (p. 128) et non Beja, ce que rétablit le glossaire p. 445.

Aucun chercheur intéressé à l'étude de la péninsule ibérique romaine ne peut aujourd'hui ignorer Strabon et ses apports. Le temps n'est plus où on le réhabilitait après l'avoir exagérément dédaigné. Personne ne songe à remettre en cause un certains nombres d'acquis anciens au sujet du livre III ou concernant la perspective du géographe peu soucieux de précisions chronologiques mais attentif aux évolutions possibles et en cours, à l'apport de Rome par l'intermédiaire d'Auguste. L'ouvrage présent va plus loin et montre combien l'ethnographie strabonienne est complexe et étrangère à l'ethnographie pratiquée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Certaines incohérences apparentes s'expliquent par les fluctuations du peuplement et le recours à des sources d'origine et d'époque diverses. G. Cruz Andreotti rappelle à bon droit et avec

force que le livre III ne saurait fonder une ethnographie à caractère identitaire, car le témoignage de Strabon demeure avant tout et profondément tributaire de l'histoire et n'autorise donc pas la fixation exacte et exhaustive des phases de peuplement des diverses régions de la péninsule et de leur stabilisation. M. V. García Quintela montre, pour sa part, que le concept d'ethnie n'est doté chez Strabon d'aucune autonomie en ce qu'il ne prend consistance que par le regard de l'autre grec ou romain. La dimension rhétorique de la composition strabonienne est également indéniable. Mais, au bout du compte, Strabon apparaît comme moins strictement tributaire de ses sources et plus original que ne le voulait par exemple A. Schulten. L'apport personnel de Strabon est donc, comme on devait s'y attendre, au rendez-vous de ce livre savant mais mis à la portée du public cultivé. Le lecteur d'Artémidore, de Polybe et de Posidonius a marqué de son empreinte l'histoire péninsulaire et a opéré le lien entre regard grec et regard romain dont il témoigne. Historien avant tout, Strabon révèle la dépendance de la géographie et de l'ethnographie envers l'histoire qu'elles contribuaient à enrichir de leurs savoirs et de leurs méthodes. La géographie de Strabon n'était pas la nôtre. Elle n'en a à nos yeux que plus d'attraits.

Patrick Le Roux  
Paris

Nota de leitura da obra de Julio Rodríguez González, *Diccionario de Batallas de la Historia de Roma (753 a.C. – 476 d.C.)*. Madrid, Signifer Libros, 2005 (738 pgs.).

Só no decurso do ano de 2007, por amável indicação do nosso bom Colega e Amigo, Doutor José d'Encarnação, tivemos conhecimento da edição, dois anos antes, em Espanha, pela Signifer (Colecção “Monografias y Estudios de Antigüedad Griega y Romana / 5”), da obra de Julio Rodríguez González intitulada *Diccionario de Batallas de la Historia de Roma (753 a.C. – 476 d.C.)*. Estando na altura a trabalhar na edição (em versão bilingue) da tradução portuguesa do *Epitoma Rei Militaris* de Flávio Vegécio Renato, tentámos de imediato adquirir tal obra. Em vão, estava já esgotada e havia que aguardar nova edição. Como tínhamos urgência, beneficiámos da generosidade do nosso Colega e pudemos, enfim, ter acesso a este livro. É caso para dizer “tardámos, mas arrecadámos”!

Na verdade, este *Diccionario* é um dos instrumentos de trabalho mais completos e úteis que conhecemos nos últimos 25 anos. Em primeiro lugar, porque cobre nada menos do que 3.386 batalhas travadas pelo exército romano – a mais extraordinária máquina de guerra que já existiu à superfície da Terra – desde a fundação de Roma (datação tradicional: 753 a.C.) até à deposição de Rómulo Augusto, o último imperador romano do Ocidente, em 476 d.C. (datação igualmente tradicional e já hoje posta em causa por alguns). Ou seja, o livro cobre um arco temporal de 1.229 anos, o que é, desde logo, de uma saudável ousadia.